

La Joie du matin

Betty Smith

La Joie du matin

*Traduit de l'américain
par Gisèle Bernier*



Titre original : *Joy in the Morning*

- © Betty Smith, 1963. Tous droits réservés.
- © Éditions Stock, 1964, pour la traduction française.
- © Belfond, un département de Place des éditeurs, 2018, pour la présente édition.
- © À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0271-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

« Les pleurs peuvent durer toute la nuit,
mais la joie vient le matin. »

Psaume 30 : 5

C'était l'hôtel de ville démodé d'une ville universitaire moderne, à l'avant-garde du progrès, dans un État du Midwest. Le couloir était long et sombre, avec des banquettes étroites, disposées à égale distance contre le mur ; près de chaque banquette il y avait un crachoir en cuivre.

On était en 1927, et peu d'hommes chiquaient encore du tabac ; personne n'avait cependant le droit d'enlever ces crachoirs. Ils restaient donc là. Tous les matins, le portier les faisait reluire et y versait un demi-doigt d'eau fraîche. Ainsi avaient fait tous les portiers avant lui, depuis cinquante ans.

Carl et Annie occupaient l'une de ces banquettes. Près de la jeune fille était posée une petite valise rouge, toute neuve, qu'elle tapotait de temps en temps d'un geste possessif. Le garçon fumait une cigarette après l'autre, comme par nervosité ; mais il n'en était rien.

Carl Brown était venu au monde sous le nom de Carlton Braun – Carlton comme le patron de son père. M. Braun avait travaillé

pour M. Carlton depuis l'âge de douze ans. Le travail était dur, les heures longues, le salaire insuffisant et les augmentations rares.

Chaque fois qu'il en demandait une à son patron, M. Braun voyait celui-ci poser son bras autour de son épaule et lui dire d'une voix douce : « Ne vous tracassez pas, mon fils. Je m'en occuperai, mon fils. Quand je mourrai, il y aura quelques obligations dans ce coffre-là, mon fils, au bénéfice de William Braun. »

C'est pourquoi, à sa naissance, le bébé fut appelé Carlton, afin de rappeler au patron sa promesse relative aux obligations. Le garçon avait six ans quand M. Carlton mourut. On ouvrit le fameux coffre : il ne s'y trouvait aucune obligation pour William Braun. Le père fut déçu et abrégé le nom du garçon en Carl.

Pendant la guerre, quand les gens parcouraient les rues au cri de « À bas le Kaiser ! ». M. Braun obtint légalement le changement de son nom en celui de Brown. Né en Allemagne, il désirait que personne ne doutât qu'il se fût rangé du bon côté.

Telle fut l'origine du nom de Carl Brown. La jeune fille, Annie McGairy, avait tout simplement

été baptisée Annie, en souvenir de sa grand-mère maternelle allemande ; le nom de McGairy était évidemment celui de son père, originaire de Dublin, Irlande.

À vingt ans, Carl était un beau garçon – grand, blond, avec un air de maturité virile qui le faisait paraître plus âgé. Ses vêtements étaient bon marché, mais il les portait si bien qu'ils avaient l'air coûteux. Son élégance désinvolte attirait l'attention et suscitait la sympathie.

Annie avait dix-huit ans, mais elle en paraissait quatorze. On eût dit qu'elle avait emprunté les vêtements de sa grande sœur pour la journée. Petite, mince mais bien faite, elle avait de beaux cheveux longs d'un châtain très clair, arrangés en chignon derrière la tête. Elle avait un joli teint clair, une bouche expressive et des yeux gris au regard grave. Elle n'attirait pas autrement l'attention, sauf quand elle parlait. Alors on était obligé de remarquer son accent.

Carl et Annie étaient assis, tout près l'un de l'autre, sur la banquette, la main dans la main ; ils attendaient d'être mariés. De temps à autre se faisait entendre un léger sifflement, quand Carl jetait dans le crachoir une cigarette à moitié

consumée. Chaque fois, Annie serrait la main de Carl et disait : « Nerveux ? » Chaque fois il lui rendait la pression de sa main et répondait : « Non. Et toi ? » Invariablement elle répliquait : « Un peu. » Et de nouveau leurs mains resserraient leur étreinte.

Une secrétaire s'avança vers eux ; Carl s'apprêta à se lever. « Ne vous dérangez pas, fit la femme sur un ton aimable.

— Devrons-nous attendre encore longtemps ? demanda Carl en regardant sa montre. Nous ne voulons pas manquer le match.

— Le juge Calamus ne vient pas d'habitude ici, le samedi, observa la secrétaire. Mais il fait une exception en votre faveur. Nous avons pris contact avec lui à son domicile ; il sera ici dans quelques minutes.

— Bon !

— À propos : avez-vous la licence ? » Carl fit un geste pour prendre le document dans la poche intérieure de sa veste. « Oh, il n'est pas nécessaire que je la voie. Simple vérification, dit-elle. D'où venez-vous ?

— De Brooklyn, fit Carl.

— Tous les deux ? »

Carl acquiesça. « Mais j'habite ici depuis un an.

— Il va au collège ici, précisa Annie avec fierté.

— À l'école de médecine ?

— À l'école de droit, précisa Carl.

— C'est bien, se contenta de noter la secrétaire, avant de se tourner vers Annie. Et vous, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis deux heures.

— Elle est arrivée de New York par le train de nuit, ajouta Carl.

— Alors notre Midwest doit vous paraître étrange, dit-elle à Annie.

— Oh non. Je me doutais de ce qu'il serait. J'ai lu des livres qui parlaient du Midwest – comme *Winesburg-en-Ohio* et *Grande Rue* ainsi que *Sœur Carrie*. Pour moi le Midwest ne semble pas très différent de l'endroit où j'habitais. Assurément, *Sœur Carrie* aurait pu exister à Brooklyn aussi bien qu'à Chicago. »

Carl pressa la main d'Annie en signe d'avertissement. La jeune fille s'arrêta de parler et constata que la secrétaire la dévisageait avec curiosité.

« Bien sûr ! Oui, eh bien... » La secrétaire semblait confuse. Elle s'éloigna en direction de son bureau en lançant par-dessus son épaule : « Le juge s'attendra à recevoir une petite gratification pour son dérangement, vous savez.

— C'est tout naturel, fit Carl.

— Carl, ai-je dit quelque chose d'incorrect ? demanda Annie sur un ton d'inquiétude.

— Mais non, chérie.

— Alors pourquoi voulais-tu que je cesse de bavarder ?

— Je voulais simplement qu'elle ne restât pas là. » Il n'avait nulle envie de préciser que la secrétaire avait été surprise par l'accent d'Annie. Carl parlait avec un léger accent de Brooklyn ; mais celui d'Annie était fortement marqué, et son vocabulaire était mêlé de patois irlandais.

« Eh bien, elle aussi parle d'une drôle de façon », dit Annie brusquement.

Par moments, Annie semblait mystérieusement connaître les pensées de Carl. Cela le mettait mal à l'aise. « Tu t'habitueras à leur façon de parler, fit-il, de même qu'ils s'habitueront à la tienne, je veux dire à *notre* façon de parler.

— Je sais que parfois je ne m'exprime pas clairement, mais j'apprendrai, Carl. Tu verras. J'apprends très rapide.

— Rapidement ! » Il avait corrigé spontanément la faute.

Annie fut sur le point de dire : n'aie jamais honte de moi. Elle se borna à observer : « Ne t'inquiète pas pour moi.

— M'inquiéter ? Jamais ! Quoi, tu es intelligente, Annie. Tu ne sembles pas savoir à quel point tu es intelligente.

— Non, Carl. Je ne suis allée à l'école que jusqu'en huitième.

— Tu es aussi intelligente que la plupart des étudiantes diplômées.

— Tu n'en penses rien.

— Mais si, ma chérie. Je le pense.

— Je m'instruirai, Carl. Tu verras.

— N'exagère pas. Je ne veux pas que ma femme devienne un fort en thème.

— Rien à craindre. Je n'ai aucune ambition particulière. Mais je veux quand même en savoir assez pour ne pas te faire honte quand tu seras devenu grand juriste, ou peut-être même gouverneur.

— Pourquoi pas président ? fit-il en raillant. Je vois que tu n'as pas grande confiance en moi.

— Tu sais ce que je veux dire, Carl.

— Je le sais, chérie. Mais je t'aime exactement telle que tu es. » Il posa un baiser sur sa joue.

« Cette attente me rend nerveuse. Quelle heure est-il à ta montre ?

— Onze heures dix. Diable, le match commence à une heure trente, et je dois me débarrasser de ta valise ; et puis, nous devons prendre le lunch et...

— Je ne voudrais pour rien au monde manquer le match, coupa-t-elle. Je n'ai jamais vu un match de football, mais j'y suis toute préparée. » Elle effleura le chrysanthème jaune, orné d'un ruban noué aux couleurs du collège, que Carl avait épinglé à son manteau, à sa descente du train ; puis elle brandit l'étroite banderole bleue qu'il lui avait mise dans la main, l'agita et chuchota : « Rah ! Rah ! Rah ! »

La secrétaire vint leur annoncer que le juge était arrivé et les pria de bien vouloir la suivre, sans oublier la valise. Non que l'on pût la voler, expliqua-t-elle, mais on ne savait jamais, avec tous ces étrangers en ville, venus pour le match.

Le nom était sur la porte : *Willis J. Calamus*. En dessous *Juge de paix* et en bas, dans un angle, *Officier d'état civil*. Carl émit une remarque cinglante à propos de cet officier d'état civil qui se disait lui-même juge... Annie fit : « Chut, il pourrait t'entendre. »

Le juge semblait occuper tout l'espace dans le petit bureau, si gros était son ventre. Annie s'attendait à le voir porter une robe comme les juges au cinéma. Mais il était vêtu d'un pantalon trop ample avec un large fond ; sa chemise était propre mais repassée sans soin ; sa veste d'alpaga déboutonnée remontait dans le dos puis descendait par-devant, toute fripée, comme si les poches étaient pleines de bouts de ferraille.

Le juge envoya la secrétaire chercher une certaine miss Vi, comme second témoin. Il prit la licence des mains de Carl et passa derrière le guichet afin de la lire. D'abord sa main tâtonna sur ses vêtements, tandis qu'il levait les yeux : c'était ainsi qu'il cherchait ses lunettes. Il les trouva finalement dans la poche de sa chemise, et les ajusta cérémonieusement sur son nez.